

solation, la seule possible ; et tandis qu'il se laisse aller à son parfum, pendant qu'il recharge son arme, tout en songeant à la queue qu'il ne faut jamais oublier de couper, l'éléphant se relève, semble faire une grimace au chasseur et détale sans laisser son adresse.

Cette fois le matelot, foudroyé de stupéfaction, reste béant deux heures; quatre heures le virent collé à la même place. « Je rêve, se disait à lui-même l'ex-marin; pourquoi me fatiguer les jambes à monter là haut? je suis dans mon hamac : on a le quart en bas, c'est pour dormir. » Une sorte de sifflement le tira de son sommeil imaginaire; il croyait entendre le sifflet du maître appelant les tribordais au quart ¹. Ce maître n'était autre qu'un éléphant qui passait à 40 pas; mais Louis ne tira point : il était trop certain d'un troisième résultat en tout semblable aux deux premiers.

Il y avait trois heures que le soleil était couché quand notre héros arriva tout triste au camp. Il nous raconta comment il avait fait pour s'orienter à travers des bois qui lui étaient totalement inconnus. Ses mésaventures nous tinrent en éveil la nuit entière, qui, pour nous, en fut une de gorges chaudes. Il fallait bien rire, nous avions été si malheureux! Pas un seul éléphant obtenu ce jour-là, le dernier de mes chasses chez les Amazoulous!...

Le lendemain fut donné au repos, et le jour suivant

¹ L'équipage d'un navire se divise en deux sections appelées bordées, l'une de tribord et l'autre de babord.

nous quittâmes Om-Philos-Om-Schlopu, avec la certitude de ne pouvoir plus y remettre les pieds aussi longtemps que Panda resterait au pouvoir. La route se fit sans mot dire, car chacun de nous connaissait trop les avantages d'une semblable contrée pour ne pas regretter de ne pouvoir y passer une bonne partie de sa vie. La chasse pour laquelle et par laquelle nous vivions tous n'était belle et grande que là, et s'il avait dépendu du bon plaisir de Panda de nous la permettre, il n'appartenait qu'à lui seul de nous l'interdire. Force nous était d'obéir aux volontés du despote. Quatre jours de route, attristés par l'éloignement croissant de ces beaux lieux, nous amenèrent au sud d'Om-Schlatousse, sur les bords d'un lac où les hippopotames trop malins esquivèrent nos balles.

Depuis quelques heures le factotum du missionnaire Grout faisait route avec nous ; il préférait voyager de conserve ; son chariot était dételé près du mien. Vers minuit, quelque bruit se fit entendre ; des paroles furent échangées ; le bruit s'écoula pour se perdre dans l'éloignement, et tout se tut. Au réveil, j'appris que des Cafres déserteurs étaient ceux qui avaient passé. L'Om-Lalas fut traversé à midi ; nous dételâmes sur ses bords, afin de consacrer quelques instants à la chasse. Nous y étions depuis deux heures, lorsque huit Amazoulous se présentèrent au bord opposé, hélèrent mes gens et leur demandèrent s'ils avaient connaissance de la désertion d'*Unungongo*. Les enquêteurs reçurent une réponse négative assez peu satisfaisante,

et conversèrent entre eux en gesticulant vivement des bras; c'était, à n'en pas douter, une grave question que celle qui était agitée.

Les moustiques devaient nous assaillir la nuit dans notre position trop basse, entourée de roseaux. J'y avais songé, et déjà on exécutait l'ordre d'atteler pour nous porter à 3 kilomètres sur une assez grande élévation où se voyaient deux ou trois petits mouzis, lorsque nous découvrîmes sur la rive septentrionale de l'Om-Lalas un monstrueux hippopotame marchant paisiblement sur la terre ferme: cinquante coups de fusil lui furent tirés en moins de deux minutes. Les échos répétèrent le bruit assourdissant de nos armes rapidement déchargées, et purent donner à penser que nous étions quatre fois plus nombreux. Cette circonstance de pur hasard nous servit beaucoup, à tel point que je crois encore que sans elle mes gens et moi nous eussions été massacrés la même nuit. Nos chariots une fois dételés sur le point culminant que nous avions voulu gagner, chacun de nous s'en fut dans la direction qui lui convenait le mieux; Henning alla droit au point où se levaient les hippopotames; mes gens et moi, dans différents sens, nous nous mîmes à la recherche des riet-booken. Au coucher du soleil j'avais tué deux de ces antilopes; déjà j'étais de retour, quelques-uns de mes hommes l'étaient également, Henning seul se faisait attendre avec ses suivants, lorsqu'un Cafre de Port-Natal, qui revenait de trafiquer vers l'Om-Schlatousse,

m'arriva tout effaré. « Maître, dit-il, là-bas sur la montagne d'où je viens de descendre, mes yeux ont vu 600 Amazoulous couchés à plat sur leurs boucliers parmi des faisceaux d'om-kondos. J'ai pris des informations, et je sais positivement que cette troupe est à la recherche d'Unungongo et de ses partisans, lesquels se soustraient par la fuite à la mort dont Panda les a menacés. Unungongo est ici, et avant que le jour soit levé, lui et les siens seront assagayés par les hommes de Panda, à la tête desquels est Magelebé. — Tout ce que tu dis est-il vrai? — Oui, maître, très-vrai, par Farewell (Febana)! — Mais moi je n'ai rien de commun avec ces gens-là, jamais je ne les ai vus. — Vous, non; mais l'homme du missionnaire les connaît bien. C'est à cause de lui qu'ils désertent, ces Amazoulous; ils opèrent leur fuite comme sous la protection des blancs. D'ici au mouzi où ils sont il n'y a qu'un pas; et pour éviter la mort ces déserteurs se réfugieront jusque dans vos wagons, où les guerriers impitoyables les poursuivront malgré vous. Peut-être même serez-vous tué dans la mêlée, soit en voulant interdire l'accès aux uns, soit en vous opposant aux autres; car lorsque l'on tient un fusil en main, il est bien difficile de n'en pas faire usage en pareil cas; et puis, à vous dire vrai, Panda a tout droit de croire que les blancs excitent son peuple à la désertion. »

Les idées de cet homme étaient exactement les miennes : aussi je résolus immédiatement de m'isoler à l'effet d'évi-

ter de rester au centre d'une scène de massacre. Je n'attendais que mon conducteur. Depuis une demi-heure la nuit était pleine, Henning revint enfin joyeux d'avoir tué, disait-il, trois hippopotames. « C'est plus qu'il n'en faut, lui répondis-je. Maintenant il faut atteler ; la place est mauvaise : *Bamba-Izinkabu!* et partons. »

Henning, stupéfait, me regardait bouche bée : « Alons, hâtons-nous, Henning ; en route je vous conterai cela. » Nous attelions quand vint l'homme du missionnaire, lequel, soupçonnant nos prévisions, se dépêcha d'en faire autant. Une fois partis, je mis mon monde au fait ; je distribuai à chacun autant de munitions qu'en comportait la poire à poudre et le sac à balles de chacun. J'ordonnai la marche à la file sur les derrières du chariot, en observant le silence le plus absolu. Henning devant épargner les coups de fouet retentissants, nous espérions de la sorte nous éloigner suffisamment pour mettre les Amazoulous dans l'impossibilité de remplir leur mandat à l'heure la plus favorable à leurs vues, celle qui précède le lever du jour. Mais la cause qui attirait sur nous ces désagréments nous suivait malgré notre volonté. Unungungo et les siens, se sentant plus en sûreté dans notre voisinage, s'obstinaient à nous accompagner. D'abord ils marchaient à nos côtés, et je leur fis dire que, me déplaçant exprès pour ne point les avoir auprès de moi, je comptais avoir le droit de les éloigner ; que dans le cas où ils n'obtempéreraient pas à mon ordre, je me verrais forcé de leur envoyer

des coups de fusil, d'autant plus que ma sûreté personnelle et celle de mon monde me commandaient de recourir aux derniers moyens. Alors Unungongo prit la ligne à 400 pas derrière mes gens. Mais tel n'était pas mon désir, car à cette distance il m'était impossible de distinguer si ces hommes étaient des déserteurs ou des Amazoulous, contre lesquels nous devions nous tenir en garde. En conséquence je me hâtai de leur dépêcher Kotchobana chargé de leur apprendre que je prétendais n'être suivi par qui que ce fût, et qu'ils eussent à s'arrêter ou à prendre une autre route. La troupe d'Unungongo tint compte de l'avis, mais de la manière qui lui convenait le plus : ainsi les côtés et le derrière une fois interdits, les devants restaient libres ; ils furent pris, bien aussi malgré moi. Mais que faire avec des gens qui fuient pour se soustraire à la mort, lorsque déjà les ordres que je leur donnais l'étaient contre mes désirs réels ? Car véritablement j'eusse voulu pouvoir leur être utile, et je me fusse montré moins sévère s'ils avaient d'abord sollicité mon appui et s'ils ne m'avaient laissé prendre au dépourvu ; car sans consulter ma volonté ces hommes me faisaient courir malgré moi les mêmes dangers qu'eux.

La halte se fit à deux heures de la nuit après un long parcours, d'autant plus difficile que nous n'avions pas de chemin tracé. On voulut allumer des feux, mais je m'y opposai, recommandant à chacun d'avoir l'œil ouvert avant le crépuscule, puisqu'il était possible qu'à notre insu nos

traces eussent été suivies. Heureusement, ceux que nous redoutions ne vinrent pas, et s'ils s'étaient présentés armés et en masse à l'effet de procéder brutalement à une visite domiciliaire, ils n'eussent pas manqué d'être accueillis à coups de fusil, d'autant que j'avais persuadé mes 12 hommes que j'étais résolu à me faire sauter si un seul lâchait pied, que l'explosion n'épargnerait personne; et pour l'exécution de cette mesure désespérée, je m'étais réservé un fusil double, destiné à tirer dans ma caisse à poudre, contenant encore 70 livres.

Les jours suivants, nous poursuivîmes notre route vers Touguela aussi lestement que possible, et nous ne nous crûmes en sûreté qu'après avoir mis cette rivière derrière nous. Unungongo avait disparu depuis la nuit où il avait profité de notre marche, et déjà il était à Port-Natal que nous étions encore dans la contrée des Amazoulous, où, sans que je le susse, cet homme m'avait mis les miens et moi dans une fausse position, laquelle donnait aux émissaires de Panda le droit de nous massacrer sur place.

Seulement, au passage de la rivière Om-Vooty, je m'aperçus que le troupeau de vaches chassées par mes gens était plus considérable que ce que je savais m'appartenir. Le gardien, que je fis venir, m'apprit qu'outre les miennes et d'autres, la propriété de Boulandje et de Kotchobana, il s'en trouvait encore une quinzaine supposées appartenir à Unungongo, parce qu'elles ne faisaient partie de la troupe que depuis Om-Lalas.

Cette découverte me fit apprécier combien les hommes de Magelebé eussent eu raison de tomber à l'improviste sur ma caravane sans chercher d'autres causes que la présence de ces bêtes parmi les miennes. C'était une preuve suffisante pour amener la conviction suivant les idées que l'on a dans ces contrées. Aux yeux de Panda, j'eusse passé pour le vrai coupable. Il pouvait reprendre ce qu'il a l'habitude de considérer comme sa propriété, s'emparer de la mienne, et disposer de la vie de mes gens sans m'épargner moi-même. Tout cela m'était attiré par Unungongo, lequel, ne pouvant faire marcher ses bestiaux assez rapidement et désirant les voir arriver sûrement à Natal, avait eu l'excellente idée pour lui de les faire passer mêlés avec les miens. Il avait pu lestement se mettre à l'abri en passant Touguela, et moi qui cheminai lentement je restais seul responsable, seul exposé aux coups, si les Amazoulous s'étaient trouvé assez de hardiesse pour m'inquiéter. Heureusement, et je l'appris plus tard, la troupe de Magelebé avait calculé sur une perte de 50 hommes au moins avant de pouvoir s'emparer de moi, et, trop peu décidée à un pareil sacrifice, elle avait fait savoir à la princesse Mahoha qu'elle eût à mettre son monde sur pied, afin de barrer à l'Oumlongo le passage du Touguela.

L'Oumlongo, c'était moi, et Mahoha était une de mes vieilles connaissances. Elle accueillit assez mal les messagers, et finit par leur dire : « Pourquoi donc une démarche de ce genre, puisque l'Oumlongo est encore sur votre ter-

ritoire? Vous en aviez tout le temps. Vous n'avez donc rien osé, et la besogne non faite par vous, vous voulez que je la fasse! Mahoha n'en fera rien, et si quelqu'un a manqué à ses devoirs, c'est votre chef Magelebé. » Sur ce, elle adressa un exprès à Panda, et, durant la correspondance, j'eus tout le loisir de passer les limites.

J'étais au moment de gagner Port-Natal, le passage de l'Om-Guinée venait d'être effectué; deux Cafres s'adressent à moi, dont l'un se dit être Unungongo. « Maître, maître! » et, comme l'on peut se l'imaginer, je fis d'abord et longtemps la sourde oreille, « Maître, je viens réclamer mes vaches. — Jamais vues. — Maître, c'est moi qui suis Unungongo. — Pas connu. — Mais oui, maître, c'est moi qui ai fait route avec vous depuis Om-Lalas jusqu'à mi-chemin d'Oum-Matagoulou; c'est moi qui ai laissé mes vaches avec votre troupe, et maintenant je viens les réclamer.

— Ah! c'est toi, coquin, *om-tagaty, om-koulou, kakoulou*, ah! coquin de sorcier, c'est toi! Ah! tu m'as pris pour gardien de tes bestiaux! et tu m'as laissé la responsabilité de tes actes, en prenant tout d'abord le soin de te soustraire toi et les tiens à l'action des lois de ton pays! Ah! c'est donc toi par la faute duquel j'ai dû abandonner trois hippopotames tués à Om-Lalas, et poursuivre une longue route dénué de vivres! C'est pour toi que j'ai été assailli durant tout le trajet par les plaintes de mes gens, dont l'estomac creux dut être comprimé par des courroies! Tu

fais bien de venir, car les miens et moi nous avons un compte sévère à régler avec toi. »

J'appelai mon monde afin de recueillir l'opinion de chacun touchant le paiement et l'indemnité à exiger d'Unungongo pour la conduite de ses bestiaux et les désagréments qu'il nous avait suscités ; tous tombèrent d'accord pour retenir un jeune taureau, destiné à un repas pour le lendemain. Sans plus tarder j'en fis part à Unungongo, attendant son *vouma* (consentement). Après une hésitation assez longue, il finit par le donner, sur quoi je l'engageai à prendre part à la fête. Elle eut lieu ; mais Unungongo ne vint pas, quoiqu'il me l'eût promis.

Quatorze jours après cette affaire réglée, je fus fort étonné de recevoir de M. le capitaine Smith, commandant les forces anglaises à Natal, une lettre par laquelle cet officier, qui cumulait alors les fonctions de magistrat, me demandait une explication exacte de mes relations avec Unungongo. Celui-ci avait porté plainte, à l'instigation du missionnaire Grout, qui se fût réjoui de m'attirer quelques démêlés désagréables avec l'autorité, contre le pouvoir de laquelle il n'y avait point d'appel.

Heureusement, et fort heureusement, j'avais affaire à un homme de trop de bon sens, à un gentleman trop véridique pour que ce démêlé prit la tournure désirée par le soi-disant philanthrope. J'en fus quitte pour narrer les faits et recevoir les remerciements forcés d'Unungongo, lequel avait oublié déjà que ce n'était qu'à ma retraite

fortuite qu'il avait dû de se soustraire, lui et les siens, aux assagayes qui ne l'eussent pas épargné.

J'appris en même temps la faute que cet homme avait commise, faute qui, quoique bien légère, entraîne toujours la peine de mort. Une dent d'éléphant avait été trouvée par lui dans les bois ; le factotum du missionnaire en avait eu connaissance et l'avait ardemment désirée. Le Cafre, homme faible, avait cédé à l'offre d'une calebasse de graisse d'hippopotame. Mais Panda, qui sait tout, n'en avait pas plutôt été informé qu'il avait ordonné la punition du voleur, parce que tout ivoire appartient au roi. Il n'est donc pas étonnant que le missionnaire Grout ait cherché d'un côté à soutenir Unungongo, tandis qu'il me suscitait de l'autre des embarras de toute espèce. Le missionnaire Grout s'était souvenu sans aucun doute de la manière dont j'avais accueilli sa première insulte, comme aussi d'une autre circonstance où je m'étais permis de tirer à vue sur lui.

Il n'est peut-être pas inutile que le lecteur soit initié à ce fait, simple en lui-même et qui prouve le système suivi par les civilisateurs. J'allais d'Om-Philos à Natal, j'étais à pied, Om-Schlatousse était sur ma route, et malheureusement je devais passer tout proche de la très-élégante et très-blanche maison du missionnaire, que je m'efforçai d'éviter par un long détour ; une heure de marche me conduisit plus loin, vers un village cafre dont j'appelai le chef, sollicitant l'hospitalité accoutumée.

« Vous êtes un blanc, me dit cet homme en ricanant, il est étrange que vous ne vous adressiez pas au blanc afin de passer la nuit chez lui. — Il est possible que vous vous étonniez ; mais à ce blanc-là je préfère un noir : aussi n'irai-je pas chez lui. — Pourquoi donc ? — Parce qu'il est des blancs tout vêtus de blanc, habitant des maisons blanches et dont le cœur est tout noir ; tandis qu'il y a des noirs, habitant des maisons enfumées, dont le cœur est tout blanc : je vous crois de ces noirs-là et j'attends de vous une hutte pour la nuit, quelques graines pour la faim et du tchouala pour éteindre ma soif. — Du tchouala ! comment un blanc ose-t-il demander du tchouala, cette bière des hommes noirs, que l'*om-phondiss* (missionnaire) nous défend de boire, parce qu'elle rend, dit-il, les hommes méchants ? — L'*om-phondiss* a menti ; le tchouala est la plus innocente boisson que je connaisse ; elle désaltère qui a soif, elle fortifie l'homme faible et fait diversion aux fatigues ; bien plus, elle inspire une gaieté douce, et par cela seul je jure par Dingaane qu'elle rend l'homme meilleur. — Oui, me reprit cet homme, elle désaltère, elle nourrit et fortifie ; mais l'*om-phondiss* nous a dit qu'elle donnait un cœur très-vilain et très-noir ; depuis lors nous n'en faisons plus.

— Oh ! stupide Cafre ! va, je te plains. Comment, tes aïeux ont usé du tchouala, ils ont vécu bons et vieux, toi-même tu en apprécies les immenses avantages, les seuls à la disposition de vous autres hommes noirs, et sans cause valable,

sans réfléchir aucunement, tu rejettes ce que Dieu t'a donné, sur les dires d'un om-phondiss, venu l'on ne sait d'où!.. Tiens, tu me fais pitié; ta tête est celle d'une vieille qui déraisonne. Donne-moi quoi que ce soit, afin que je mange et pour que je me repose. »

Ici mon homme s'excusa d'abord, tourna longtemps et finit par m'apporter du maïs sec en assez petite quantité; il m'offrit ensuite une mauvaise hutte, une sale natte relevée sur une pierre en guise d'oreiller, et je m'endormis songeant que le dévot auquel j'avais affaire n'avait rien du nécessaire, justement parce qu'il envoyait ses femmes perdre leur temps au prêché, au lieu de leur permettre de s'occuper de culture.

Lorsque le jour se fit j'allais prendre congé de mes hôtes, dont les procédés exigeaient peu de compliments, quand vint le chef me demander le paiement pour les vivres et les huttes dont j'avais usé. J'avoue que cette demande, extraordinaire chez les Amazoulous, me remplit tout d'abord d'un extrême étonnement. Comment pouvoir comprendre, en effet, que l'hospitalité, cette vertu des indigènes, venait de m'être accordée dans l'attente d'une récompense! La chose me paraissait impossible, et je passai immédiatement aux explications.

« Tu veux être payé? dis-je à mon hôte. Ta demande serait juste ailleurs qu'ici; mais tout d'abord les usages de ceux de ta nation doivent être respectés par toi, et, seul de ton avis, tu n'es pas maître de les briser. Partout j'ai reçu

accueil, nulle part je n'ai payé. Mais en revanche, chaque fois que des Amazoulous se sont présentés chez moi, qu'ils fussent 20 ou 400, je leur ai distribué autant de viande qu'ils en pouvaient désirer ; chaque fois je leur ai fait tuer des buffles, et la troupe de visiteurs se séparait de moi chargée de provisions pour plusieurs jours. C'est ainsi que j'ai fait ; toujours j'ai rendu hospitalité pour hospitalité ; je ne connais pas d'autre façon d'acquitter cette espèce de dette. Et tu peux comprendre que, comptant sur les qualités généreuses de tes compatriotes, je ne me suis chargé de rien qui pût payer des services que l'on est habitué à se rendre mutuellement. — Maître, nos usages, il est vrai, ne sont pas tels ; en sollicitant le paiement je déroge aux habitudes zoulouses ; mais l'om-phondiss a dit que nous avons le droit d'exiger une récompense pour tous services que nous rendions aux blancs ; que rien ne se donne pour rien, et que conséquemment vous devez payer la valeur du nécessaire qui vous a été présenté. — Toi, tu aurais pleinement raison si tu n'avais le tort d'écouter l'om-phondiss, parce qu'écouter un méchant homme est un tort ; l'om-phondiss s'est montré méchant en détruisant une bonne chose, l'hospitalité, cette vertu qui témoigne de la fraternité des hommes, la seule éminemment belle que vous possédiez. L'om-phondiss a mal fait encore en ne me donnant pas connaissance des changements qu'il cherche à opérer ; par suite de cette négligence de sa part, je me trouve dans l'impossibilité de te payer, puisque je n'ai pas

prévu ta demande, ou il faut que l'om-phondiss lui-même le fasse pour moi. »

Sans plus tarder alors, je traçai avec un charbon sur un mauvais papier une manière de traite à vue sur le missionnaire Grout, où je lui expliquai pourquoi je m'étais vu forcé par sa faute de recourir à ce moyen, très-juste, du reste, mais qu'il me répugnait d'employer. Sans aucun doute l'excellent cœur de l'om-phondiss se rappela cette légère circonstance avant de lâcher sur moi le Cafre Unungongo, de la langue duquel il s'imaginait faire une arme terrible. Malheureusement pour lui, son cœur noir ne fut pas satisfait, parce qu'il existe des Anglais aussi hommes de fort bon sens, lesquels méprisent les agents de l'œuvre soi-disant évangélique, parce qu'ils en connaissent le but et les moyens.

CHAPITRE XXVII.

Mœurs des Amazoulous. — Constitution physique. — Pieds nus. — Guerriers à tête rase et nue, touffe emplumée. — Les jeunes gens gardent leurs cheveux. — Crâne très-dur. — Hommes marchant toujours armés. — Espèces d'armes. — Vêtement de pudeur, le seul que portent les Amazoulous. — Ornaments. — Manteaux de nuit. — Guerrier en tenue. — Sans quartier à la guerre. — Femmes chargées de tous les travaux domestiques et des champs. — Aliments. — Manteau des femmes. — Leur tête rasée comme celle des hommes. — Femme enceinte. — Jeunes filles, costume très-léger. — Enfants complètement nus. — Tatouage. — Polygamie dans toute l'acception du mot. — Unions et cérémonies qu'elles entraînent. — Redoublement d'efforts de chaque épouse dans la vue d'augmenter le chiffre du harem. — Absence de jalousie intérieure. — Attachement des enfants pour leurs mères. — L'allaitement tient l'épouse isolée du mari. — Qualités et défauts du peuple zoulou. — Gouvernement. — Despotisme. — Assassinats fréquents des prétendants. — Compte annuel du pouvoir à la nation. — Capitaines. — Garde. — Impôts. — Cultures. — Pénalités, arrêts de mort et confiscation au profit du roi. — Pas de croyances religieuses. — Inianga et frère mort. — Aucune cérémonie funèbre ; corps du défunt livré aux hyènes. — Héritages. — Vues générales récapitulatives sur les Amazoulous. — Manière de faire le feu.

Après avoir vécu près d'une année chez un peuple aussi intéressant que l'est celui des Amazoulous, j'ai résumé tout ce que j'en ai appris, et je vais mettre actuellement sous les yeux du lecteur le résultat de mes observations à cet égard.

Les Amazoulous habitent le sud-est de l'Afrique ; leur pays a pour limites, vers le nord, le fleuve *Om-Pongola*, rivière du gnou, qui porte ses eaux à la baie Delagoa, et

vers le sud celui de *Touquela*, nommé par les navigateurs anglais *Fisher-River*, rivière du pêcheur; il est baigné à l'est par l'océan Indien, et vers l'ouest les hautes montagnes de Quathlambène le séparent de la contrée des Makatisses.

Le climat du pays des Amazoulous est généralement chaud, ce qui valut tout d'abord à son territoire, de la part des boers émigrants, la qualification de *Waarm-Veld*. Il se trouve en effet compris entre les 27 et 29° lat. S., et sa hauteur au-dessus des eaux de l'océan Indien n'est pas assez grande pour que l'hiver s'y fasse sentir d'une manière rigoureuse. Pour cette cause, les Amazoulous diffèrent par leurs usages des autres peuples situés plus à l'ouest, quoique les uns et les autres habitent les mêmes latitudes.

Les Amazoulous sont les hommes les mieux faits de toute la race cafre; leur taille, inférieure à celle des Anglais et surtout des boers, est égale, ce me semble, à celle des Français; mais elle offre plus de grâce dans l'ensemble des proportions; elle est svelte, élégante et solide; les muscles sont dessinés fortement, sans accuser de maigreur. On trouve chez eux le ferme uni au gracieux, la force jointe à l'agilité, partout de la souplesse, et jamais dans leur pose l'embarras du maintien. Leurs traits ont bien quelque chose de ceux des nègres: ainsi, par exemple, la largeur de la bouche, l'épaisseur des lèvres, la longueur et la blancheur des dents, la forme peu hardie du nez, la dis-

position des ailerons des narines, la nature laineuse des cheveux, la couleur noire-brune de la peau et son odeur. Dans tout cela on peut retrouver une certaine analogie, et cependant rien de tout cela n'est exagéré comme chez les nègres ; fréquemment même, chose qui m'a toujours fort étonné, l'ensemble de leur physionomie se rapproche davantage de celle des Européens.

Afin que l'on me comprenne mieux, je dirai qu'intérieurement j'ai souvent éprouvé une grande sympathie pour les physionomies zoulouses, tandis que je n'éprouvai jamais que de la répulsion pour celles des nègres que j'ai connus longtemps, soit au Sénégal, en Gambie, dans le golfe de Guinée, soit aux Antilles françaises, anglaises, espagnoles, danoises, hollandaises et suédoises, que j'ai toutes parcourues. J'ajouterai que les enfants provenant du mélange d'Anglais aux yeux bleus et aux cheveux blonds avec des femmes zoulouses sont parfaits quant aux formes ; que leurs traits, sans être corrects suivant nos idées, sont cependant très-beaux, et que l'expression de douceur que l'on y rencontre est infiniment agréable. Or, tels ne sont pas les mulâtres de nos colonies, qui ont eu pour mères des négresses sorties du Congo ou de la Guinée.

Fréquemment, il arrive de voir chez les Amazoulous des individus au nez aquilin, aux lèvres étroites, au teint clair, à la barbe longue, sans qu'ils aient rien du sang européen dans les veines, et ces hommes, vus de profil, ont assez exactement nos traits. Leur œil, noir chez tous, est

très-recouvert ; il paraît de forme allongée et brille beaucoup ; l'expression l'anime constamment et laisse deviner à un haut point les dispositions de chacun, si toutefois l'on veut bien excepter les hommes haut placés, lesquels ont contracté de bonne heure l'habitude de mentir par le regard. Panda, roi des Amazoulous, que j'ai longtemps connu et observé, possédait surtout cette faculté de ne pas permettre à ses yeux de trahir ses pensées. Un sourire franc et des plus aimables embellit du reste la physionomie de ces peuples et prédispose en leur faveur.

Les Amazoulous, malgré les cruelles épines de mimosas qui partout jonchent les sentiers des contrées boisées, malgré les pierres aiguës ou tranchantes, se sont résignés à jeter leurs sandales et à marcher nu-pieds. C'est que Djacka, le contemporain de Napoléon, l'organisateur de la tribu, celui qui sut lui imposer une discipline sévère, le voulait ainsi ; car il était persuadé que les guerriers sans chaussure sont plus lestes et plus prompts ¹.

¹ Avant Djacka, les Amazoulous étaient peu nombreux. Ils portaient la sandale, et dans leurs combats ils lançaient les om-kondos (assagayes), comme font encore aujourd'hui les *Ama-Kosas*. Ils donnaient surtout en masse sans observer aucun ordre. Djacka forma des régiments de 1,000 hommes chacun ; il supprima la sandale, et enjoignit à tout guerrier de ne prendre qu'un seul om-kondo, qui devait être représenté à la suite du combat teint du sang de l'ennemi. La lutte alors devait avoir lieu corps à corps, et dans la mêlée tout guerrier zoulou brisait la hampe de son arme pour la manier plus aisément. Cette nouvelle manière de combattre, ignorée des nations voisines, et qui semblait tenir du désespoir, facilita tellement les conquêtes de Djacka qu'en douze ans de règne il réussit à détruire plus d'un million d'hommes. Ce chiffre est celui qu'a

Les Amazoulous portent la tête rase et nue; un seul cercle de cheveux, de forme elliptique, vide à l'intérieur, de 5 pouces de diamètre, est réservé sur sa sommité; il sert de base à quelques tours de paille cousus et solidement fixés qu'enduit une couche de cire noire. C'est afin de maintenir les plumes de parade, les aiguilles en bois et en fer, les tabatières faites de cocons de bombyx, les cuillers à tabac en ivoire, les petites vessies d'oiseaux soufflées, les plumes de guerre, touffes de touracos ou queues de veuves, toutes petites choses enfin d'usage ou d'ornement, que chaque homme est ainsi couronné. C'est aussi le signe distinctif des guerriers, les *abafanas* ou jeunes gens conservant leur chevelure telle qu'elle croît.

Par suite de l'état de nudité de la tête, que les Amazoulous savent très-bien raser à l'aide d'*om-kondos* ou assagayes faits par eux-mêmes et nullement trempés, la boîte osseuse du crâne acquiert une épaisseur très-digne de remarque. Cette observation, qu'il me fut donné de faire plusieurs fois, est corroborée par celle que firent les Amazoulous eux-mêmes dans leurs guerres avec les blancs. Ainsi, le guerrier qui d'un coup d'*om-kondo* vient de percer et d'abattre son ennemi, change aussitôt d'arme pour prendre le *tonga*, sorte de petite massue ou bâton à boule, fait de bois de tambooty ou de corne de rhinocéros. Son but est alors de briser la tête, afin d'avoir la certitude que

fixé le capitaine Jarvis, qui s'occupait de l'histoire de ces peuples lors de mon séjour à Natal.

son adversaire ne se relèvera plus. Chaque fois donc qu'ils avaient affaire à des peuples tels qu'eux-mêmes, les Amazoulous devaient appliquer un coup très-violent pour obtenir le résultat voulu ; mais au contraire, dans leurs combats avec les Anglais et les boers, un coup très-faible suffisait à faire voler la tête en éclats, ce dont ils s'étonnèrent, et sur quoi ils se fondèrent pour mépriser les blancs.

Essentiellement guerriers, les hommes ne marchent jamais sans leurs armes, qui se composent d'un grand bouclier fait de peau de bœuf de 4 pieds et demi à 5 pieds de longueur, de cinq ou six assagayes et d'un tonga. Cette précaution est bonne surtout parce que leur pays abonde en animaux herbivores, dangereux lorsqu'ils surgissent inopinément, comme font les buffles, les rhinocéros et les éléphants, lesquels sont plus redoutables de jour que ne le sont les lions ou les léopards. Toutefois, je ne veux pas dire que ces armes soient assez puissantes ; mais un homme armé se sent bien plus fort, et puis il est d'usage, pour éviter d'être chargé par les bêtes sauvages, de faire fuir par le bruit celles qui sont dans les bois : or les Amazoulous produisent ce bruit en frappant leurs boucliers de la hampe de leurs om-kondos.

Les Amazoulous ne pratiquent point la circoncision ; ils ont même une excessive répugnance et professent un souverain mépris pour les peuplades que distingue cet usage. Aussi leurs *motgeas* ou vêtements de pudeur sont-ils plutôt faits pour l'élégance que dans le but de voiler. Ils se com-

posent simplement d'une douzaine de lanières en fourrure de genette, lesquelles, retenues par une mince ceinture, s'échappent de la hauteur du pubis, tombent élégamment, se relèvent en dessous et maintiennent un petit capuchon de peau qui revêt le prépuce. Derrière, à partir du milieu de la croupe, flottent agréablement cinq ou six queues factices, longues de 2 pieds, desquelles résulte dans la marche et dans la course de ces hommes un effet des plus pittoresques.

Il n'est peut-être pas inutile de faire observer que ce système du capuchon est diamétralement opposé à celui de la circoncision, puisque, d'après son emploi, le gland n'est jamais en contact avec l'air, et que, de la sorte, l'homme conserve à tout âge la même disposition, la même sensibilité que l'enfant avant de passer à l'âge adulte. Du reste, la circoncision, considérée comme pratique hygiénique, indispensable aux sales Makatisses, habitant un pays froid, serait parfaitement inutile aux Amazoulous, que distingue un certain degré de propreté rare chez les peuples nus.

Le costume ordinaire des Amazoulous se compose donc simplement des motgeas que je viens de décrire; le reste de ce que l'on voit sur eux n'est autre chose qu'objet d'usage ou de luxe. Au cou se voient des colliers de verroterie, des dents et des griffes de lion, de léopard ou d'aigle, des morceaux de racines ou des petits sachets contenant des simples pilées pour servir de médicaments,

mais jamais de gris-gris ; car les Amazoulous ignorent la valeur des talismans , si prisés des nègres de la côte de Guinée et du Sénégal. Leurs bras s'ornent aussi quelquefois de colliers ou de cercles de cuivre, ou de bagues faites avec les intestins des animaux ; mais toujours leurs oreilles, percées de larges trous, supportent des tronçons de roseaux d'Espagne fermés aux deux extrémités et remplis de tabac en poudre.

Quand vient le soir, à l'heure de traire les vaches, lorsque la terre se refroidit, chacun se drape dans son manteau de nuit ; mais ce manteau n'a rien de gracieux et n'accuse encore qu'une industrie dans sa première enfance. C'est d'ordinaire une peau de bœuf diminuée d'épaisseur et rendue souple au moyen de graisse, et surtout à l'aide de la feuille épineuse d'une espèce d'aloès, dont ils se servent comme d'une carde, afin de déchirer le tissu intérieur, le côté du poil étant celui qui touche au corps de l'homme.

Pour qui n'a vu que le costume journalier, la surprise est grande à l'aspect d'une troupe d'hommes armés et vêtus pour la guerre. Je l'éprouvai à un point excessif ; mais je crains de ne pouvoir rendre exactement, ou plutôt, je doute que l'on se puisse représenter tout ce qu'a de pittoresque le vêtement original et si gracieux des Amazoulous. En effet, voici un guerrier prêt à aller faire à son roi le salut du départ.

Sa tête est coiffée d'un bourrelet de peau de loutre imi-

tant le boa d'une femme; mais ce bourrelet, de fabrication solide, qui passe sur le front et se rattache par derrière, a une utile destination : il doit parer les coups de tonga en même temps qu'il donne par sa couleur sombre et l'obscurité qu'il apporte sur les traits un air implacable à celui qui le ceint. De sa partie antérieure s'élève droite une plume de demoiselle de Numidie, dont la fine et si longue pointe se courbe au vent, frémissant comme d'impatience, tandis que derrière elle s'agitent, réunies en bouquet, les barbes de plumes de toutes couleurs mélangées, lesquelles s'attachent à l'arrière de la couronne cafre. A droite et à gauche, deux pièces de peau de chakal de forme carrée, longues de 6 pouces, tombent de dessous le bourrelet et couvrent les oreilles. Au dire des Amazoulous, ces oreillettes ont aussi leur utilité : c'est afin que le guerrier ne puisse entendre ni les imprécations ni les prières de ses ennemis, pour qu'il ne se laisse influencer ni par la crainte ni par sa sensibilité.

Du cou à la taille, devant et derrière, l'homme est entièrement couvert de pinceaux de queues de bœuf; son bras droit est également garni, mais le gauche est nu, parce qu'il porte le bouclier ¹. De la taille au genou part et s'étale le gracieux et riche *symba*, cotillon de guerre formé de 400 rouleaux de peau de genette, vêtement

¹ Les capitaines, les hommes de rang et les femmes du harem ont le bras droit préservé par un brassier de cuivre jaune fait d'une seule pièce, lequel est fendu longitudinalement; il s'étend du poignet jusqu'au pli du bras.

épais qui s'ouvre à tous les mouvements et se referme sur eux. Plus bas se laissent voir, éclatantes, les queues blanches attachées en jarretières, et dont les crins préservent le tibia. Aux pieds, vers la cheville, sont des manchettes également faites de queues de bœuf, mais raccourcies et destinées à garantir la partie supérieure, soit des épines, soit de l'écrasement dans la mêlée.

Cette description est exactement celle du costume des régiments d'élite. D'autres ne portent pas le *symba*, mais les *motgeas* de tous les jours ; ils semblent vouloir en racheter l'absence par des boules faites de plumes fixées sur la partie antérieure de la couronne et se maintenant sur le front, comme encore par des bouquets flottants de queues de veuve, *Emberiza longicaudata*, admirables d'effet dans la course rapide de ceux qui sont détachés en hérauts d'armes, que l'on suit de l'œil comme une flèche dans son parcours. Alors aussi les manchettes de la cheville rappellent très-exactement les ailes que l'on prêtait aux pieds de Mercure.

Je vis bien encore des régiments qui avaient adopté la plume d'autruche ; mais, soit parce qu'elle appartient chez nous aux femmes, soit que leur blancheur fût douteuse, je ne la trouvai pas convenable à des guerriers. D'autres se distinguaient surtout par un panache horizontal, long de 3 pieds, formé de queues de veuve attachées à une tige. Lors des danses et chants de guerre, à certaine mesure indiquée, la ligne d'hommes, baissant la tête, re-

levait le gigantesque ornement, ce qui rehaussait d'autant la taille de tous. L'effet était prodigieux. Mais hors cela, par ses proportions extraordinaires, ce panache d'aspect sauvage semblait écraser ceux qu'il devait embellir ou rendre terrifiants.

Les négriers n'ont jamais eu accès chez ces peuples, probablement parce que les Amazoulous avaient une réputation de férocité rare, comme aussi à cause de leurs idées sur la guerre. Ils trouvent absurde que le vainqueur laisse la vie à son ennemi, et tuent tout ce qui se présente à eux : les femmes, les jeunes filles même, dont ils font tant de cas, en considérant leur valeur, ne sont pas toujours épargnées.

Chez eux, l'homme se considère né pour guerroyer et chasser, et s'il lui arrive de construire des huttes, de couper du bois, c'est parce que cette action exige de la force mâle, et que se servir d'une hache est le propre d'un homme de guerre ; mais la pioche, qui sert à l'agriculture, un Cafre-Zoulou se croirait déshonoré s'il la touchait : piocher, ensemer, sarcler, récolter, préparer les aliments, faire l'eau, le bois, entretenir la hutte, tout cela tombe dans le lot de la femme. Tout homme qui, privé de sa femme et de sa famille, se sera trouvé dans la dure nécessité de manier une pioche, reçoit l'épithète d'*omphogazane*¹ ; mais il n'est pas le seul. Ceux-là y au-

¹ Omphogazane, un homme qui ne se respecte pas, un manant, un pauvre diable, un misérable, un paria.

ront encore droit qui auront mangé des viandes rebutées par de stupides préjugés, quoiqu'elles soient saines et souvent excellentes : comme la chair du rhinocéros *simus*, du sanglier, *Sus lavartus*, et surtout celle du poisson, sans distinction d'espèce. Celui qui aura usé de la graisse intérieure de l'élan, *Boselaphus oreas*, perd infailliblement, suivant leur croyance, toute propriété de reproduction. Une femme craindrait même de se laisser approcher par son mari si elle savait qu'il a touché du doigt soit un boa python, soit un crocodile ou une hyène; mais ceci est au moins plus raisonnable.

Les femmes mariées à un homme n'ont pour vêtement ordinaire que l'*om-gobo*, fait de même que le manteau de nuit des hommes, mais avec plus d'art; il est en outre noirci, graissé et parfumé souvent, et son apparence est celle d'un drap noir à longs poils. La nuit, l'*om-gobo* sert de couverture, et le jour il repose sur les hanches, où la partie excédante forme un épais rebord, tandis que celle qui fait jupe descend plus ou moins bas, suivant le rang. Ainsi, chez les dames de qualité, elle atteint et couvre l'extrémité du pied. Ce même vêtement se croise et s'ouvre par devant. Ces dames ont pour ornement une ceinture faite tantôt d'écorce, tantôt de paille, qu'elles placent immédiatement au-dessus du pli de l'*om-gobo*; à leur cou se voient des colliers de verroterie, *makandas* (les œufs), *ham-gazis* (les perles de sang); à leurs bras sont des cercles ou grands anneaux de cuivre polis par le frottement continu.

Leur tête, rasée comme celle des hommes, ne conserve à son sommet qu'une petite touffe de cheveux qu'elles prennent le soin de revêtir d'une pommade fondue d'ocre rouge ; les coquettes se la font garnir, épingler et redresser chaque jour. A cet effet, celle dont se fait la toilette se couche à plat ventre sur une natte, tandis que la coiffeuse, agenouillée, remplit son office avec l'attention la plus sérieuse.

Lorsqu'une femme est enceinte, elle se couvre la gorge d'un *om-doango*, qui descend à rejoindre l'*om-gobo* : c'est le plus souvent une peau de gazelle *vaal-duyker* (*Cephalopus mergens Burchellii*) artistement travaillée, probablement employée à l'effet d'éviter le refroidissement que pourrait occasionner le contact de l'air libre. A la suite de l'accouchement, toute femme se ceint d'un tablier qui, partant des reins, se relève et s'attache sur le devant du cou, après avoir recouvert les épaules ; c'est celui qui sert à maintenir l'enfant sur le dos de sa mère, laquelle, malgré son travail assidu, ne consent jamais à se séparer de son nourrisson.

Le costume des jeunes filles nubiles est bien plus simple encore : une ceinture de franges longues de trois doigts fait élégamment le tour de leur corps ; après elles, rien qu'un collier de perles. Questionnées sur la nullité de leur mode de se vêtir, ces jeunes filles répondent qu'une *intombu*¹ doit se montrer telle qu'elle est, afin de trouver un

¹ Intombu, jeune fille.

homme. Toutefois, malgré l'exigüité d'un semblable vêtement, la pudeur est satisfaite, parce que les mouvements de ces jeunes filles sont tellement en rapport avec leur nudité, leur pose, résultant de la conscience de leur état, est si bien calculée, que l'œil de l'homme le plus sévère ne rencontre rien qui le blesse¹.

Les enfants sont complètement nus jusqu'à l'âge de sept à huit ans ; ils folâtrèrent ainsi en plein soleil, et leurs corps se développent avec toute la liberté que veut la nature. Il n'est donc pas étonnant qu'ils deviennent des hommes forts, agiles et surtout robustes.

On rencontre quelque trace de tatouage chez les Amazoulous, mais chez les femmes seulement : ce sont ordinairement deux carrés se joignant par leurs angles opposés comme en un damier ; ces carrés se composent d'un grand nombre d'incisions pratiquées à l'aide d'une pointe d'arme tranchante, et dont les cicatrices s'élèvent en relief avec une teinte plus noire. Les jeunes filles ainsi marquées sur un côté seulement, au-dessus du bassin, vers la région des reins, ont plus de prix lorsqu'il s'agit de leur acquisition par un homme.

La polygamie existe dans toute l'acception du mot chez

¹ La chose sera rendue plus intelligible encore lorsque j'assurerai que l'œil le plus scrutateur ne découvre rien de ce qui doit rester caché, et qu'en conscience ces beautés nues trouvent dans la pudicité de leurs gestes et de leurs mouvements un vêtement bien autrement impénétrable que la toilette de bal de nos Européennes ; mais il faut avoir vu pour être persuadé de pareilles vérités.

ces peuples, pour lesquels le grand nombre de femmes est la seule vraie fortune ; mais sous les règnes de Djacka et de Dingaan, elle était interdite aux guerriers d'élite, lesquels n'avaient pas même à revendiquer la possession d'une seule femme. Il est vrai que ces guerriers jouissaient du privilège dit *schlabonka*¹, qui ne leur permettait que des liaisons passagères et incomplètes.

Un Zoulou trouve une jeune fille qu'il désire; il s'adresse à elle, ensuite aux parents; l'habitude de ceux-ci est de ne s'y opposer presque jamais. Des pourparlers s'engagent sur le prix que doit payer le prétendant, afin d'indemniser ses beaux parents des frais d'éducation de la jeune fille. On s'accorde pour dix vaches, payables en un ou plusieurs termes; à la rigueur cinq vaches pleines suffisent, et aussitôt les amis insistent pour la fixation du jour des danses.

Lorsqu'arrive ce jour, des réunions se forment non loin du mouzi du fiancé, lequel se concentre dans la société des hommes; des groupes de jeunes filles s'établissent çà et là sous l'ombre de touffes isolées, retenant au milieu d'elles la fiancée, dont la toilette s'achève en plein air, assistée par mille mains officieuses, et dont la tête se trouble au flot des souhaits de bonheur qu'à l'envi ses compagnes lui adressent. Bientôt des battements de boucliers résonnent

⁴ Le *schlabonka* permis aux guerriers est un acte qui nous est inconnu, et que la réserve m'interdit de définir autrement que je ne l'ai fait lors de l'explication que j'en reçus de mon Cafre Houahouaho.

au centre du mouzi⁴. L'on se rappelle à ce bruit les guerriers soit à la chasse, soit au combat, et l'on s'attend à les voir sortir ; mais, à leur place, c'est quelque chose d'indéchiffrable : les vieilles du mouzi, les matrones au visage bariolé de blanc et de rouge, la tête ceinte de feuillage grimant, s'échappent confusément, armées de boucliers et d'om-kondos, poussant des cris sinistres, affectant la terreur. Elles vont se séparer plus bas, se croiser en tous sens et revenir enfin au point de départ : véritables bacchantes, elles poussent des cris étonnants, répétés au loin par les échos, dont le silence annonce ensuite que les danses vont enfin commencer.

Les groupes se rapprochent après ce singulier appel. Les hommes pénètrent au centre du parc, où l'escadron femelle ne tarde pas à les suivre ; les chants s'élèvent ensuite, mêlés d'applaudissements de mains et de frapements de pieds. Les corps se meuvent, les visages s'épanouissent, les membres reluisent bientôt de graisse et de sueur. De temps à autre la bière coule à flots, vineuse, pétillante et piquante au palais, et répand avec elle la joie la plus franche. La vache destinée aux invités tombe en beuglant sous le fer d'un om-kondo ; sa chair fume l'instant d'après sur les charbons ardents et sans interruption. Hommes et femmes mangent, boivent et dansent tout à la fois, jusqu'à ce que la fatigue du plaisir contraigne les

⁴ Le mouzi, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, signifie une réunion de huttes disposées en cercle : c'est un kraal, un village.

plus ardents à se reposer. A ces noces, belles de simplicité, pas un prêtre n'assiste.

Le mari se retire le dernier avec sa jeune épouse, mais le bonheur ne l'attend pas encore; il aurait beau vouloir, sa femme, que dominant les préjugés zoulous, doit lui rendre la première et la seconde nuit bien longues et bien cruelles : pauvre mari, qui ne peut revendiquer ses droits qu'à la troisième !

Maintenant, si quelque chose peut exciter notre admiration, c'est assurément la conduite que va tenir cette première femme d'un Zoulou. Tous ses efforts tendent dès lors à rendre, par son travail, son mari assez riche pour acquérir une seconde femme; c'est là son premier triomphe, par suite duquel l'avenir doit s'ouvrir à elle plus large et plus commode : car l'excédant du produit du travail de deux femmes doit amener, sans beaucoup tarder, l'acquisition d'une troisième femme, et plus nombreuse est la communauté, plus l'aisance devient grande et plus aussi la première femme acquiert de considération. Le capitaine Magelébé, que j'ai connu, avait soixante femmes; sa première prenait le titre et avait rang d'*inkoskazi*, ou princesse.

L'union la plus parfaite ne cesse de régner dans de semblables ménages; toutes ces épouses d'un seul homme s'aiment entre elles, je dirai même mieux que des sœurs. Jamais une querelle ne s'élève, et comment une querelle pourrait-elle surgir, puisque ces femmes restent dans l'i-

gnorance la plus complète de tout sentiment de jalousie ? Maintenant, chose étrange ! les enfants de l'une sont les enfants de toutes : un fils a autant de mères que son père avait de femmes. « Ce sont mes mères, » me disait mon grand cafre Nanana, que quatre vieilles femmes embrassaient avec une égale effusion. « Quatre, non, c'est impossible ; chaque homme n'en a qu'une seule : désigne-moi ta vraie mère, à qui je veux faire un cadeau. — J'en ai bien plus de quatre, » reprit l'obstiné grand gaillard, qui ne satisfit jamais à ma demande, parce que, les chérissant toutes également, il eût craint de blesser les autres dans leur amour de famille en n'en désignant qu'une seule.

Assurément, la polygamie comprise par tous les peuples comme elle l'est par les Amazoulous serait de beaucoup préférable à la monogamie, d'autant qu'elle correspond davantage au vœu de la nature et qu'il en résulte de grands bénéfices pour l'espèce humaine ; mais il ne m'est point permis de m'arrêter à ces considérations : cependant c'est ici le lieu de dire comment se comportent les femmes cafres durant l'allaitement. Depuis l'accouchement jusqu'au sevrage, pendant cette longue période, une femme zoulouse ne reçoit point son mari ; elle a voué tous ses soins, tout son être au développement de son enfant : c'est pour lui seul qu'elle semble vivre. Alors le mari n'a plus de droit sur elle : aussi, tout Cafre qui a dix femmes s'estime-t-il encore trop pauvre, et ses efforts concourent-ils à devenir possesseur d'une vingtaine d'épouses.

Le caractère de ces peuples présente plus d'un trait d'analogie avec celui des Français. Pour peu surtout que l'on établisse un parallèle entre le leur et celui des diverses tribus cafres makatisses situées plus à l'ouest, on trouvera que les Amazoulous sont les Français du sud-est de l'Afrique, tandis que les Makatisses au dur langage, divisés en cent principautés différentes, y représentent les Allemands. Que l'on sache aussi que sous Djacka le rôle des Amazoulous a été dans ces contrées à peu près le même que celui des Français en Europe sous Napoléon. Partout ils ont alors promené leurs armées victorieuses, effaçant des peuples que rappellent seulement aujourd'hui des enceintes de pierres ruinées, lesquelles, il est vrai, sont simplement superposées sans ciment.

Le Zoulou est né fier, et possède à un haut point le sentiment de nationalité. Il est vaillant et brave à la guerre; il serait même généreux envers ses ennemis si son système de guerroyer était différent. Durant la paix il est bon, serviable et très-hospitalier, quoique fort réservé avec les étrangers; mais il suffit de gagner sa confiance pour qu'il se mette à la disposition du voyageur, en exceptant toutefois les travaux qu'il ne considère pas comme nobles. En revanche, il accepte volontiers les cadeaux qui lui sont adressés; souvent même il les sollicite, et devient importun. Il possède un grand fonds de gaieté, qu'il aime à dépenser en conversations rieuses. Il s'abandonne corps et âme au plaisir du chant et de la danse; il n'aime pas moins les danses

martiales, desquelles les femmes sont exclues; il se plaît à y déployer toutes ses passions guerrières. La musique produit tout son effet sur lui, mais il est pauvre d'instruments.

Le Zoulou est très-susceptible d'enthousiasme; on le voit bondir comme un lion lorsque les passions politiques l'émeuvent: alors le sang coule à flots; le frère assagaye le frère, sans respect pour les cris des parents. Il devient fanatique, excessif; dévoué aux intérêts du chef, il se vante des excès commis pour son service. Du reste, la discipline est respectée par lui cent fois mieux que par n'importe quel peuple européen; il marche sans hésiter ni broncher vers la mort, qu'il sait de même attendre; car, suivant ses idées, rien n'est beau comme de mourir pour le service ou par la volonté de son roi.

Il est trop éminemment guerrier, trop désintéressé pour avoir l'esprit du commerce; il reste froid devant les avantages offerts dans un troc; il accepte quelquefois, mais jamais il ne se déplace dans la vue d'un lucre quelconque. Doué d'un jugement parfaitement sain et d'une pénétration qui étonne, il n'admet qu'avec la plus grande réserve tout ce qu'on lui dit concernant des choses à lui inconnues. Sont-elles vagues, ne tombent-elles pas sous le sens: il semble y adhérer par défaut d'opposition; mais plusieurs heures de discours ne rencontrent encore qu'un véritable sceptique. Le Zoulou a un brillant vernis d'urbanité; il est d'une politesse et d'une aisance de manières qui contrastent singulièrement avec la grossièreté et la pesan-

teur non-seulement de certains Cafres de l'intérieur, mais encore des boers. Il a de lui-même une très-haute opinion, qu'il se laisse aller à témoigner quelquefois par une sorte de mépris pour tout ce qui est européen. Le luxe est par lui considéré comme une sottise. Les objets réellement utiles, mais dont l'usage n'exige que peu ou pas de courage, sont rejetés comme tendant à affaiblir les qualités distinguées. C'est pour cette cause qu'il ne veut pas d'armes à feu : « Armes de lâche, dit-il, qui permettent au poltron de tuer le plus courageux sans l'attendre. » Ses idées sur les blessures reçues en guerre sont les mêmes que celles d'un Spartiate ; il montre avec orgueil celles qui décorent sa poitrine ; mais un guerrier zoulou tient surtout à avoir le dos exempt de toute trace, plus encore peut-être qu'une jolie femme de France.

Tout Zoulou est très-jaloux de ses droits sur ses femmes, lesquelles sont, du reste, très-vertueuses ; les jeunes filles sont beaucoup plus libres, mais elles sont retenues par la crainte de ne pas rapporter dix vaches à leurs parents, et cette raison est un frein suffisant.

Le gouvernement des Amazoulous a puisé son origine dans le mode patriarcal. Ce système est de tous le plus naturel ; mais, susceptible d'extension comme il l'est, il ne tarde guère à prendre des proportions exagérées et à s'affubler de tout ce que le despotisme a de plus hideux. Le fils aîné de la première femme du roi succède à son père ; mais il existe tant d'enfants qu'il n'est pas rare que d'en-

tre tous se lève un ambitieux qui tue son frère et s'asseie à sa place : Djacka, Dinggaan et Panda, tous trois fils de Synsakona, n'ont pas fait autrement. Tous trois sont montés au pouvoir sur des ruines, après un assassinat ou une guerre. Djacka avait tué son père Synsakona ; il fut assassiné de la propre main de Dinggaan, qui lui-même fut expulsé par Panda. Chacun d'eux, en saisissant les rênes de l'Etat, promettait d'exercer le pouvoir avec modération ; mais chacun d'eux, dès qu'il se crut solidement assis, se prit à sévir de la manière la plus cruelle, afin de répandre partout la crainte, et de régner grandement par la terreur. Ainsi Panda, le roi actuel, qui s'était soustrait à la mort dont Dinggaan le menaçait, une fois roi, dès qu'il crut pouvoir oser le faire, Panda ordonna de massacrer ses frères, en même temps que les principaux de la nation qui lui portaient ombrage. Et malheureusement, dans ces assassinats politiques sont confondus indistinctement tous les habitants des mouzis où résident les hommes de rang pris pour victimes.

Le roi, dans l'exercice journalier de ses fonctions, est constamment assisté de trois conseillers, dont il écoute les dires sur ce qui doit être fait. Malheureusement, placés sous le coup immédiat du despote, ces hommes n'osent faire d'opposition. Je les ai vus trembler sous l'œil de Panda, et presque toujours abonder dans son sens, applaudir à ses conclusions et le flatter ensuite. Le roi aurait cependant grand intérêt à ne s'entourer que d'hommes

francs et droits; il ferait bien de ne pas les intimider; il devrait même leur laisser toute liberté de discussion; car, malgré l'exercice du despotisme le plus absolu, il existe chaque année trois jours où la nation, elle aussi, a le droit de demander au roi un compte sévère de ses actes.

C'est à la réunion générale des guerriers, lors de la maturité du maïs¹, qu'ont lieu de vives discussions, des interpellations libres auxquelles le roi doit répondre immédiatement et de manière à satisfaire le peuple. J'ai vu alors de simples guerriers sortir en bondissant de leur rang, se transformer en orateurs pleins de verve, énergiques à l'excès, non-seulement soutenir le regard flamboyant de Panda, mais encore l'attaquer devant tous, blâmer ses actes, les qualifier d'infâmes, de lâches, le contraindre lui-même à s'expliquer, détruire sa réplique en la disséquant, en en dévoilant la fausseté; puis le menacer fièrement et terminer par un geste de mépris. J'ai vu aussi, par suite de semblables discussions, le parti du roi et celui de l'opposition sur le point de s'élancer l'un sur l'autre. J'ai vu que la voix du despote n'était plus écoutée, et qu'une révolution pouvait éclater sur l'heure s'il s'était présenté un seul ambitieux profitant de l'indignation du parti opposé à celui du roi. Mais ce qui ne me surprit pas moins, ce fut l'ordre qui succéda après la clôture de cette sorte de tribunal du peuple.

Lorsqu'il s'agit de déclarer la guerre à un Etat voisin,

¹ Vers le 8 de décembre.

ou quand il faut pourvoir à la sûreté générale, le roi convoque tous ses capitaines, dont le nombre excède 3,000. Il n'élimine personne, et il recueille l'opinion dominante, qu'il adopte pour sienne. Il est libre de prendre lui-même le commandement de ses armées ou d'habiter l'une de ses résidences royales, ou de se porter à tel point qu'il préfère. Des gouverneurs ayant titre de grand capitaine se partagent le territoire. Ces officiers ont quelquefois sous leur juridiction 60 et 80 mouzis; ils représentent le roi et rendent des jugements dans les affaires civiles. C'est par eux que Panda sait tout ce qui se passe; ils sont responsables de l'esprit de leurs subordonnés, et la moindre négligence leur vaut une sentence de mort. Il est vrai qu'ils n'ont aucun droit d'infliger des châtimens, parce que, la mort étant le seul mode de répression des crimes et délits chez les Amazoulous, le roi se réserve le droit de prononcer. Malgré cet état de choses, les gouverneurs de province sont obéis comme l'est le roi lui-même.

Une garde assez nombreuse habite toujours les mouzis royaux; elle est entretenue par le monarque, qui a soin de prélever sur la nation des impôts en nature équivalant au double du nécessaire. La perception de l'impôt est établie de diverses manières, mais fort inexactement. L'impôt est toujours proportionné aux besoins du roi, sans trop considérer la position dans laquelle se trouve la nation.

La population féminine résidant non loin des mouzis royaux est tenue à consacrer chaque année plusieurs jours

à la culture des terres du roi. Les hommes qui sont à proximité, mais dont la fortune ne leur permet de donner quoi que ce soit, ni vaches, ni céréales, ceux-là rendent au roi tous les services qu'il exige d'eux. Ceux qui sont éloignés et habitent où abonde le minerai de fer, s'acquittent en livrant une certaine quantité d'assagayes et de pics à piocher la terre forgés de leurs mains. Ceux qui résident dans les bois et qui s'adonnent beaucoup à la chasse, envoient au roi des paquets de fourrures.

Quand une localité est reconnue produire d'excellent blé cafre ou de très-bon maïs, le roi fait savoir à ses habitants qu'ils aient à cultiver davantage, pour, sans se priver aucunement, fournir au fisc une quantité indiquée. Si la population établie sur ces lieux ne suffit pas au travail exigé, le roi donne l'ordre à certains mouzis de déménager et d'aller se fixer sur le point convenable.

Les Amazoulous vivent surtout du produit de leurs troupeaux; le laitage et la viande font leur principale nourriture. En paix, les céréales leur sont d'une grande ressource; mais durant de longues années, la guerre fut si constamment entreprise ou soutenue par eux, que les troupeaux restent toujours considérés comme la plus grande ressource; c'est probablement pour ces causes que les femmes seules s'occupent d'agriculture.

Ce que l'on trouve le plus communément dans le jardin des Amazoulous en fait de plantes cultivées par eux, c'est l'*ombyla*, blé de Turquie, le *mabélé*, blé cafre, et diverses es-

pèces de millet, des citrouilles, des melons d'eau, des calabasses, des haricots petits et noirs, des haricots ronds, croissant sous la terre, et offrant un peu d'analogie avec la pistache de terre, des cannes à sucre indigène, à longs intervalles ; plus encore, diverses racines dont aucune ne se rapproche de l'igname, si utile au Sénégal et en Guinée. Quelques jardins offrent aussi d'excellentes petites patates douces ; mais la pomme de terre est inconnue à ces peuples. On voit aussi des plantes de *gouaye*, tabac, qu'on laisse atteindre la hauteur de 12 à 15 pieds, dont les feuilles sont réduites en poudre et prisées ; comme aussi la plante de *sango*, qui n'est autre que le chanvre d'Europe, destiné à être fumé à travers des cornes pleines d'eau.

Il est à remarquer que les Amazoulous ne cultivent aucune espèce d'arbre ; ces végétaux ligneux, demandant plus de temps pour acquérir leur développement nécessaire, ont toujours été négligés. Voici la cause que je trouve la plus juste pour motiver leur non-culture. Jamais les Amazoulous n'engraissent leurs terres ; un lieu se trouve-t-il épuisé par la culture, le mouzi est porté ailleurs : il faudrait alors faire le sacrifice d'arbres bons et utiles que les animaux sauvages ne manqueraient pas de détruire de préférence à d'autres. Ensuite il est une foule d'arbres et d'arbrisseaux sauvages dont les fruits, quoique acides, suffisent à ces peuples.

Seulement je ferai observer que la vigne et le figuier leur conviendraient infiniment, s'il leur était donné de les con-

naître, comme aussi des fruits sauvages de cette contrée profiteraient à l'Europe si les arbres en étaient transportés et acclimatés. Pour le faire, une mission spéciale serait le seul bon moyen que couronnerait la réussite. N'avons-nous pas aujourd'hui notre colonie d'Alger, si analogue par le climat? Ne nous offrirait-elle pas, de préférence à d'autres localités, toutes les conditions indispensables pour habituer des végétaux de Cafrerie? Le succès me paraît certain. J'y songeais bien étant sur les lieux; mais la fortune ou si l'on veut les ressources beaucoup trop modestes dont peut disposer en voyage un particulier ne me permettaient pas de semblables essais.

A défaut d'aliments, lorsque par suite de guerre les récoltes ont été ravagées par les bœufs de l'ennemi, lorsque les *nogotys* (sorte de silos) ont été vidés par les vainqueurs, les Amazoulous s'adressent aux ressources que présente la nature. S'il en est temps encore, les fruits sauvages sont recueillis et séchés par eux; s'il est trop tard, les bulbes sont recherchées pour la consommation du jour présent et de quelques semaines. Plus tard encore, il faut recourir aux racines de certains végétaux ligneux dont la force est celle de solides buissons. Ceux-là en fournissent de très-dilatées, d'un noir brun à l'extérieur, d'un blanc jaunâtre à l'intérieur, dont la substance pilée fortement et longuement sert à faire une bouillie assez peu nutritive, comparable à cette préparation dont on fait les cartons. Elle est amère à un point assez élevé; mais, l'albumine dominant,

l'estomac peut encore s'en sustenter, bien qu'il s'y refuse après quelques jours d'un usage constant.

J'ai dû moi-même accepter à différentes reprises ces divers produits de la nature, et en user à défaut de substance animale dans des lieux où rien autre chose ne pouvait m'être offert. Quant aux bulbes sèches, j'ai trouvé que la mastication était insuffisante; le réduit trompait simplement mon estomac, et lorsque je dus me satisfaire de racines pilées au mortier, je sentis que la mastication n'avait rien à faire, il est vrai, mais que l'estomac se chargeait d'une nourriture qui le fatiguait en pure perte, et de plus à son détriment, en raison du resserrement opéré par l'action du tannin.

Le liber du *Mimosa nilotica* et sa gomme sont employés dans la détresse; mais de telles nourritures ne font que retarder de quelque temps la mort par inanition. Dans d'autres circonstances, je fis tailler des dattiers sauvages, et quelquefois je fis extraire de simples glayeuls, lesquels me fournissaient, à quelques pouces au-dessus du col de leur racine, une partie intérieure blanche et tendre, quelque peu savoureuse, analogue au fameux chou palmiste; je m'en trouvai bien, malgré les grattements éprouvés à la gorge. Mais on ne se procure pas partout cet aliment peu abondant; il faut être à peu de distance de la mer ou sur les bords d'un lac, où d'ordinaire l'on obtient à peu près le nécessaire, si le chasseur ne manque d'adresse ou de munitions.

Les Amazoulous se construisent pour habitations des

huttes hémisphériques qu'ils disposent invariablement en cercles sur des pentes suffisamment inclinées pour l'écoulement des eaux. De loin se voient ces anneaux couchés sur des revers de montagnes, entourés de champs verts ou jaunes, ou chauves, suivant la saison; au centre, les bestiaux sont parqués pour la nuit, où une haie circulaire leur interdit le contact des huttes; celles-ci sont elles-mêmes protégées par une enceinte extérieure, à l'effet d'interdire l'accès aux hyènes et aux panthères, tellement hardies, qu'elles osent, malgré la présence de l'homme, pénétrer dans son asile et saisir presque à le toucher un chien endormi à ses pieds.

C'est dans le parc des bestiaux que sont enfouis les trésors de la récolte. Rien n'apparaît extérieurement qui puisse indiquer d'une manière précise la position des différents réservoirs, mais la distance est comptée à partir de divers points; la direction est relevée par les propriétaires, et c'est à celui d'intersection que l'on fouille. La terre, déblayée à 1 pied sous le sol, permet la vue de pierres plates et larges, ou de pièces de bois, revêtant l'orifice assez étroit d'un trou qui va s'élargissant et s'arrondissant à 8 ou 10 pieds de profondeur. D'ordinaire les parois intérieures sont mastiquées avec une terre extraite des élévations faites par les termites, la même qui sert à former l'assolement des huttes. L'eau ne saurait y pénétrer, mais l'humidité agit toujours plus ou moins désagréablement sur les céréales que l'on y jette en vague ou vrac. Il

est vrai qu'en raison de la privation d'air extérieur, les *calandres*, ce fléau de la Cafrerie, s'y propagent moins rapidement, ce qui permet aux Amazoulous de pouvoir compter sur leurs provisions. De cette manière l'accès en est également interdit aux rats, auxquels peu de semaines suffiraient pour la dévastation complète des récoltes, vu l'obstination des Amazoulous à ne point vouloir accepter le chat comme animal domestique.

Lorsqu'il arrive que les troupeaux royaux diminuent par une consommation trop forte, excédant le rapport, des messagers sont envoyés aux riches capitaines, chargés de demander au nom du roi qu'ils se défassent en sa faveur d'un certain nombre de vaches. L'hésitation n'est pas permise; le refus entraînerait la mort de son auteur. Le riche doit affecter un air gracieux et riant, et laisser le choix de ce qu'il possède de mieux au percepteur du roi. Dans les circonstances pressantes, le roi fait prendre tout ce qu'il juge convenable; mais le plus souvent les riches sont les seuls sur qui pèse l'impôt. En revanche, au retour d'une guerre heureuse, quand le roi a choisi sa part du butin, le reste est partagé en larges lots parmi les grands, et en lots moindres parmi le peuple.

Lorsque, durant les loisirs de la paix, l'esprit du chef, inoccupé au dehors, se concentre au dedans, la crainte de la mort ne tarde pas à gagner les plus puissants, les plus riches de la nation. En effet, le roi, qui n'a d'autre distraction que de faire passer devant lui et compter ses

troupeaux, d'inspecter ses guerriers, ou d'écouter chanter ses femmes, le roi, qui ne sait prendre de la chasse aux éléphants que le plaisir d'y assister d'un point culminant, le roi s'ennuie bientôt. Entouré de flatteurs, sans pouvoir compter un seul ami, il se crée mille inquiétudes : tel ou tel capitaine qui vit grandement porte ombrage à sa puissance. Il s'imagine que cet homme peut songer à attenter à ses jours ; son sommeil en est troublé, un effrayant cauchemar s'appesantit sur sa poitrine. A son réveil, il le désigne, ajoutant la terrible sentence : *Om tagaty boulala*. Un corps d'hommes armés part aussitôt. Il cerne le mouzi de la victime, met tout à mort ; puis il efface par le feu la réunion des huttes, dont la place, vue de loin, n'apparaît plus que sous la forme d'un grand cercle noir. Le rapport de l'expédition arrive au roi, qui, seulement alors, se sent respirer plus librement. Les jours suivants, on amène devant lui les troupeaux saisis, dont personne ne lui conteste la propriété, parce qu'à lui seul appartient l'héritage des richesses de ceux qu'il a fait tuer. De la sorte, il suffit souvent qu'un homme soit riche pour que le roi se constitue son héritier par cet exécration moyen.

J'ai vu Panda, désireux de payer les services de quelques favoris, ne pas hésiter à lancer des arrêts de mort contre des hommes froids pour ses intérêts, et gratifier ensuite ses partisans de la propriété enlevée. C'est exactement ce que le marin désigne si bien par cette locution

familière : « Dégréer Pierre pour gréer Paul. » Loin de se reprocher à lui-même de tels actes, le chef des Amazoulous semble s'en parer, et, je l'ai déjà dit, ne revendique-t-il pas les titres de *kos-omkoulou*, grand maître, *om-tagaty*, *om-kouloa*¹, grand destructeur ! Il n'est grand qu'en raison de la crainte qu'il inspire.

Les Amazoulous n'ont absolument aucune croyance religieuse, partant point de culte ; et s'il est arrivé que l'on ait donné le nom de prêtres à leurs *iniangas*, c'est parce que ces médecins se disent capables non-seulement de guérir les maux du corps, mais encore ceux de l'esprit. Cependant quelques idées superstitieuses se rencontrent chez eux, mais elles n'ont pas trait à la religion ; quelques cérémonies que l'on a prises pour un culte ne sont que la conséquence de ces mêmes idées. Ainsi, l'*inianga* attribue toujours à un *frère mort*, habitant sous terre, le mal dont se plaint le consultant. Il prononce qu'il est urgent d'apaiser ce frère mort par le sacrifice d'une vache dont se régaleront les assistants. Ce qui équivaut à dire que les distractions sont le meilleur moyen de dissiper les inquiétudes ou de faire diversion à la douleur.

C'est par le contact des blancs, par *Farewell*, le premier qui se soit présenté chez eux, en 1824, que les Amazou-

¹ *Om-tagaty* a en langue zoulouse une signification très-étendue, mais constamment elle est prise en mauvaise part. Les Hollandais sud-africains traduisent ce mot par celui de sorcier, et presque toujours j'ai oui les Amazoulous s'en servir pour désigner un empoisonneur, un assassin.

lous ont appris qu'il existait un Dieu ; mais ils ne s'en inquiètent nullement, et pour le désigner ils n'ont encore qu'un mot composé, *Kospezou*, de *kos*, maître, et *pezou*, en haut. Ce qui prouve clairement que cette connaissance est toute récente.

Le premier homme, disent-ils, est sorti des roseaux ; c'était un Cafre, *mounntou mouniama*, un homme noir. Malgré toutes mes recherches et mes questions, qu'ils éludaient, je n'ai pu en apprendre davantage. Ils sont, du reste, fort insoucians pour ce qui n'a pas directement trait à leur existence, à leur bien-être matériel. Plus sages que les Cafres de l'intérieur, ils ne reconnaissent à personne le pouvoir de faire tomber la pluie du ciel, quoiqu'ils en parlent quelquefois.

Quand un homme est mort, ses parents ou ses amis le soulèvent à l'aide de cordes ou de branches, en se gardant de le toucher des mains. Ils le portent à plusieurs centaines de pas du mouzi. D'ordinaire le cadavre est déposé dans un ravin ou dans quelque buisson ; le lendemain tout a disparu : les hyènes ont pris leur repas. Cinq ou six semaines ensuite, se rencontre à terre un crâne blanchi par l'action du soleil. C'est la seule partie de l'homme qu'ait respectée la dent des ignobles carnassiers.

Les enfants mâles héritent seuls de leurs parents ; la communauté n'en continue pas moins entre les épouses survivantes à leur mari. C'est ordinairement le fils qui ne

s'est point encore séparé du mouzi auquel échoit cette direction ; ses mères alors lui témoignent autant de déférence que si elles étaient devenues ses femmes .

A ces remarques générales sur les Amazoulous , j'en ajouterai quelques-unes encore pour compléter, autant qu'il dépend de moi et sous forme différente, le tableau de cette intéressante nation sud-africaine.

Chaque fois que j'ai rapproché dans mon esprit les Cafres des Européens et que j'ai cherché à établir quelque parallèle entre eux, j'ai toujours été fort étonné de ne rencontrer chez ces peuples neufs qu'une sorte de terme moyen au-dessus duquel ils ne s'élèvent pas, il est vrai, mais au-dessous duquel ils ne s'abaissent pas non plus.

Physiquement, ces peuples, bien faits de corps, ont une physionomie convenable : jamais leurs traits n'offrent l'élégance, la pureté, la finesse des plus belles physionomies européennes ; mais jamais non plus on ne rencontrera dans leurs rangs ces figures repoussantes de laideur qu'à chaque pas l'on trouve malgré soi dans nos villes, travaillées par la misère et les mauvaises habitudes.

Pour les qualités, c'est exactement la même chose : aucun de leurs sentiments n'est excessif, si l'on en excepte ceux que développe la guerre ; encore sont-ce des passions collectives inspirées surtout par les chants guerriers, auxquelles les chefs commandent à leur gré. L'amour même, cette passion privée, cause chez nous de tant de belles actions comme aussi de tant de crimes odieux, ne produit

chez ces peuples ni bien ni mal. L'amour est aussi chez eux à l'état de passion douce, comme l'amour filial. C'est pour eux une condition physique imposée par la nature, condition qu'ils remplissent aussitôt qu'en vient l'âge, sans permettre à leur esprit la folle exagération dont il est devenu l'objet chez nous. Jamais, que je sache, l'amour n'a causé la mort d'un homme au pays des Amazoulous. Il n'est pas d'exemple qu'un homme y soit devenu fou par suite d'un désespoir amoureux, encore moins qu'un suicide y ait été commis ; car ils ont encore l'avantage d'ignorer cette triste ressource, ou, pour mieux dire, ils sont plus philosophes, et savent mieux que nous supporter les revers présents et se faire à l'idée des maux à venir.

Que l'on ne s'attende point à rencontrer chez les Amazoulous de ces actes qui témoignent d'un immense dévouement mêlé de vertus héroïques. Un Cafre sait admirablement mourir en combattant : fait prisonnier et condamné à passer par les armes, la mort ne l'effraie pas ; bien plus, il la brave à l'heure suprême de l'air le plus accablant pour ses ennemis ; mais un Cafre ne se substituera jamais à son capitaine afin de le sauver. Le courage éminemment guerrier, le Cafre le possède ; le courage réfléchi, vertueux, il semble l'ignorer.

Leur bonté, quand on les considère vivant au sein de leurs proches, de leurs amis ou mêlés à des étrangers, leur bonté a de la réserve, même la plus naturelle, même